

## CHAPITRE I

---

# LES TUDOR, DYNASTIE JEUNE ET PRÉCAIRE

Lorsqu'à la mort de son père, le 21 avril 1509, le jeune Henry VIII devient roi à quelques semaines de son dix-huitième anniversaire, la dynastie Tudor est installée sur le trône d'Angleterre depuis vingt-quatre ans à peine. Même si elle se rattache – très indirectement, et plutôt de la façon dont le lierre s'attache à l'arbre<sup>1</sup> – à la branche Lancastre des Plantagenêt, elle tient surtout sa légitimité de la victoire de ses armes sur celles de Richard III. Lui-même était un usurpateur et il ne fut pas très difficile de mettre le Parlement devant le fait accompli. Il ne faut donc pas s'étonner que le souci d'assurer leur succession et d'asseoir leur pouvoir ait été une constante préoccupation d'Henry VII et de son fils. Tout roi d'Angleterre à leur place l'aurait eue. Si l'accession au trône du comte de Richmond sous le nom d'Henry VII relève en effet à toutes fins légales de l'usurpation, ce n'était jamais que la quatrième en moins d'un siècle, au prix de trois assassinats de monarques<sup>2</sup> et de la mort à la guerre d'un quatrième, Richard III, tombé à terre lors de la bataille de Bosworth remportée sur lui par les troupes dudit Richmond. L'Histoire anglaise est à cet égard bien plus pleine de bruit et de fureur que celle de la France.

La première usurpation remontait à 1399. Henry Bolingbroke, fils de Jean de Gand<sup>3</sup>, duc de Lancastre et *troisième* fils d'Édouard III,

avait exploité le mécontentement à l'égard de Richard II, petit-fils *ainé* dudit roi, pour fomenter contre son cousin germain une rébellion de grands féodaux, mobilisant les armées privées dont chacun disposait. Il avait déposé Richard avec l'assentiment du Parlement et ceint la couronne sous le nom d'Henry IV, en écartant au passage le comte de March, âgé de sept ans, héritier présomptif de la couronne puisqu'il descendait d'Édouard III par sa mère, petite-fille de ce dernier par son *deuxième* fils, et que le royaume d'Angleterre ignore la loi salique. Sa différence sur ce point avec la France avait été une des causes de la Guerre de Cent Ans, puisque la pratique qui écartait les femmes de la succession au trône, prétendument héritée des Francs Saliens, avait opportunément été érigée en loi en France à la mort du troisième fils de Philippe le Bel afin d'exclure Isabelle de Valois, épouse du roi d'Angleterre Édouard II, de l'héritage de la couronne au profit d'un cousin, Philippe de Valois, devenu roi de France sous le nom de Philippe VI. Ceci avait eu pour conséquence le déclenchement de la Guerre de Cent Ans lorsqu'Édouard III, fils d'Isabelle, avait entendu revendiquer la couronne de son grand-père Philippe le Bel.

Dès la première année de son règne, Henry IV avait vu se lever contre lui les partisans du roi déposé et fait, par précaution, assassiner ce dernier en le laissant mourir de faim et de soif, pense-t-on, dans sa prison du château de Pontefract. D'autres rébellions avaient suivi – celle des Gallois menés par Owain Glyndwr<sup>4</sup> qui espéraient retrouver l'indépendance perdue aux mains d'Édouard III en 1282 et, au nord, celle du duc de Northumberland, qui avait à l'origine soutenu Henry dans sa conquête du trône et s'estimait dorénavant mal rétribué de son aide – le tout accompagné pour mémoire des coups de main français contre les possessions de Guyenne. Venu à bout de ces difficultés avec l'aide de son fils, le prince Harry, aussi appelé prince Hal, il avait à sa mort en 1413 laissé à ce dernier un royaume prospère et en paix.

Le règne du prince Hal devenu Henry V fut court – neuf années à peine – mais son souvenir dans la mémoire collective anglaise est nimbé de gloire. En jouant sur la fibre patriotique, il mobilisa les forces de ce qui n'était qu'un petit pays, dont la population n'atteignait que le tiers de celle du royaume de France et persuada le Parlement de lui

fournir les subsides nécessaires à la reconquête des terres ancestrales des Plantagenêt, non sans avoir maté au passage une révolte des *lollards*. On appelait ainsi, d'un mot hollandais signifiant « marmonneur » ou « mécontent », des clercs disciples du théologien John Wycliffe qui parcouraient l'Angleterre depuis les dernières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle en prêchant les théories de leur maître à penser. Celles-ci, qui posaient le principe que la seule source de révélation était l'Écriture sainte et la seule source de l'autorité la grâce divine, remettaient évidemment en question par là même l'autorité de l'Église. Elles niaient le dogme de la transsubstantiation, c'est-à-dire la présence réelle du Christ dans l'hostie après la consécration, récusaient la valeur de la confession et bien entendu des indulgences et s'opposaient au monachisme. Ces théories devaient redevenir d'actualité un siècle plus tard, rejointes par la diffusion des thèses de Luther, sous le règne d'Henry VIII justement. Pour le moment, elles apparaissaient éminemment subversives et Henry V n'hésita pas à réprimer durement les rebellions suscitées en leur nom.

En habile politique et opportuniste avisé, Henry V joua du vide politique créé en France par la démence de Charles VI. Profitant de la rivalité entre les factions opposées des Armagnacs et les Bourguignons, il s'assura l'alliance du duc de Bourgogne Jean-sans-peur pour réclamer le retour des fiefs Plantagenêt dans le giron de la couronne anglaise, relançant ainsi la Guerre de Cent Ans qu'avait déclenchée le roi Édouard III en 1337, trois quarts de siècle plus tôt. Le refus français de cette rétrocession fut le prétexte du débarquement de troupes anglaises à Harfleur en 1415. La victoire d'Azincourt fut remportée peu après contre une armée française près de quatre fois plus importante<sup>5</sup>, exploit commémoré par Shakespeare par la référence aux « happy few » dans la célèbre tirade qu'il prête au roi dans son *Henry V*. Les Anglais avaient misé sur l'utilisation d'archers dotés d'armes de dernière génération là où la stratégie française, en retard d'une guerre, avait compté sur des charges de cavalerie effectuées par des hommes lourdement équipés d'épées et de lances qui ne leur furent d'aucun secours lorsque les flèches anglaises firent s'écrouler leurs chevaux sous eux. Une anecdote célèbre, remise à l'honneur par André Malraux, veut que ce soient les

chats de l'armée anglaise qui aient eu, dans la nuit précédant la bataille, une action décisive en protégeant des rats les arcs dont les cordes étaient enduites de suif et de graisse de porc. Les Français, eux, qui se méfiaient d'un animal réputé diabolique – il n'y avait qu'à voir ses yeux –, avaient négligé de prendre la précaution de faire accompagner de matous les archers de leur armée. En fait, avec tout le respect dû à l'amoureux des chats qu'était André Malraux, il semble surtout que ce soit la boue du champ de bataille détrempe par la pluie qui ait fait glisser les chevaux et s'embourber les cavaliers français, faisant d'eux des cibles faciles pour des archers placés plus haut sur un repli de terrain. Il semble en revanche qu'Azincourt soit effectivement à l'origine du V de la victoire si fameusement popularisé par sir Winston Churchill à l'issue de la Seconde Guerre mondiale dans la mesure où, au soir de la bataille, les archers gallois se firent un malin plaisir de narguer les Français, dont le roi avait promis de leur faire couper l'index et le majeur qui leur servaient à bander leurs arcs, en venant brandir leurs doigts intacts sous le nez de l'armée en déroute.

Quoi qu'il en soit, la victoire d'Azincourt ouvrit la voie à la négociation du traité de Troyes, désastreux pour la France. Grâce à la complicité d'Isabeau de Bavière, qui alla jusqu'à renier son propre fils, le Dauphin Charles, le document, finalement signé cinq ans après en 1420, promit en effet d'Henry V le trône de France lorsque la mort de Charles VI le laisserait vacant et lui octroya la main de Catherine de Valois, fille du roi. Henry vint alors s'installer au château de Vincennes, où un fils lui naquit en 1421.

Pour le malheur de l'Angleterre, Henry V fut emporté par la dysenterie peu après cette naissance, précédant de quelques semaines seulement dans la tombe le roi Charles VI auquel il aurait dû succéder. Lorsque ce dernier mourut, le bébé âgé de six mois, déjà roi d'Angleterre sous le nom d'Henry VI et confié à la régence de ses oncles, les ducs de Bedford et de Gloucester<sup>6</sup>, fut dûment proclamé roi de France. Un peu plus de six ans plus tard, cependant, l'irruption de Jeanne d'Arc sur la scène politique redonna de l'énergie au « petit roi de Bourges », Charles VII, qui entreprit de « bouter les Anglais hors du royaume ». Dès qu'il fut connu que Jeanne se donnait pour mission d'emmener Charles

se faire sacrer à Reims, le jeune Henry fut promptement couronné roi de France à Notre-Dame de Paris. Mais la situation militaire était déjà en train de se dégrader lorsqu'il fut ensuite sacré roi d'Angleterre en 1431 à l'Abbaye de Westminster. Sa personnalité, telle qu'elle se dessinait, apathique et indécise, commençait par ailleurs à inquiéter son entourage. Le malheureux avait hérité de la schizophrénie de son grand-père maternel Charles VI et son règne fut aussi catastrophique que celui de son aïeul. Faible et manipulé par son entourage, il commit entre autres erreurs celle qui le déconsidéra aux yeux de ses vassaux – un roi menait lui-même ses troupes au combat ! – de laisser son cousin Richard, duc d'York, mener à sa place les armées à la bataille lorsque la Normandie fut attaquée par les troupes du roi de France en 1440. Ceci était d'autant plus fâcheux qu'en l'absence d'héritier direct, le duc d'York était l'héritier présomptif de la couronne et qu'il n'allait pas tarder à la revendiquer.

La déconsidération entourant le roi fit que le duc d'York réussit, malgré l'opposition de la redoutable reine Marguerite d'Anjou, fille du « bon roi René » épousée entre-temps, à se faire à nommer à deux reprises « protecteur du royaume ». Exerçant la réalité du pouvoir royal, Marguerite réussit à réprimer en 1450 la révolte des paysans du Kent menés par John Cade. La déconfiture de Castillon en 1453 et la prise de Bordeaux qui s'ensuivit mirent un terme à la guerre de Cent Ans et sonnèrent la fin de la présence anglaise sur le continent, à l'exception de Calais. Elles firent hélas également sombrer Henry VI dans une longue prostration, dont la naissance d'un fils à la fin de l'année ne parvint pas à le tirer. Ce fut l'occasion pour Richard d'York de se faire nommer Lord Protecteur et d'affirmer ouvertement ses prétentions au trône en écartant du pouvoir la reine Marguerite. Il n'était évidemment pas question pour celle-ci d'accepter de voir son fils dépouillé de ses droits et lorsque le roi reprit ses sens à Noël 1454, elle et ses partisans exigèrent qu'il retrouvât l'ensemble de ses prérogatives. Richard entra alors en rébellion, déclenchant une guerre civile particulièrement sanglante de quelque trente ans, que l'Histoire retient sous le nom de la Guerre des Deux-Roses.

## LA GUERRE DES DEUX-ROSES

Par opposition à l'emblème des Lancastre, qui était une rose rouge, la faction d'York choisit d'arborer une rose blanche. Que ceci soit le résultat d'une querelle verbale entre cousins dans le jardin du Temple à Londres semble une invention dramatique de Shakespeare plutôt que la réalité historique. Une première bataille mettant en présence l'armée royale et les troupes du duc à St Albans en 1455 donna la victoire aux partisans d'York et permit à Richard d'arracher au Parlement sa reconnaissance comme futur successeur d'Henri VI. Le roi fut ultérieurement capturé à la bataille de Northampton. La reine Marguerite leva alors une armée qui défit en 1460 le clan York à la bataille de Wakefield, au cours de laquelle le duc lui-même trouva la mort. Terrible dans sa vengeance, Marguerite fit exposer sur les murailles de la ville d'York la tête du duc fichée au bout d'une pique, « afin qu'il puisse contempler son duché ». Cette victoire, qui avait permis la libération du roi Henry, fut totalement gâchée par le puissant comte de Warwick<sup>7</sup> qui, en faisant défection pour se ranger aux côtés d'Édouard, fils du défunt Richard et nouveau duc d'York, l'aida à remporter sur l'armée royale la bataille de Towton l'année suivante. L'issue désastreuse de la « journée » de Towton força le roi, la reine et leur fils à fuir en Écosse. Henry fut destitué par le Parlement tandis que le duc d'York se faisait couronner sous le nom d'Édouard IV. Arrêté de nouveau dans le nord de l'Angleterre en 1465, Henry fut emprisonné à la Tour de Londres mais sa vie fut épargnée : il était moins dangereux qu'il fût en détention plutôt que son fils se posât en prétendant légitime.

Grand et bel homme, mais licencieux, voire dépravé, Édouard ne fut pas long à s'aliéner les grands féodaux de la faction d'York. Il poussa surtout Warwick dans l'opposition, d'abord en épousant Élisabeth Woodville alors que le comte négociait pour lui un mariage avec la fille de Louis XI, future Anne de Beaujeu, puis en favorisant ensuite sans vergogne ni grand sens politique l'ascension de la famille Woodville au détriment des grandes familles féodales qui le soutenaient. Warwick repassa donc au service des Lancastre et accorda la main de sa fille au prince de Galles, Edward, fils d'Henry VI. Il débarqua de France en

1470 avec l'armée qu'il y avait levée, bouscula les troupes d'Édouard, qui s'enfuit aux Pays-Bas, et sortit de sa prison Henry VI pour le réinstaller, hagard, sur le trône. Mais Édouard IV revint à son tour six mois plus tard en Angleterre de son exil continental, remporta en mai 1471 sur les armées de Lancastre l'écrasante victoire de Tewksbury<sup>8</sup>, au cours de laquelle périrent Warwick et le prince de Galles. On dit que le soir même du retour triomphant d'Édouard à Londres, son frère, Richard, duc de Gloucester, futur Richard III, aurait assassiné de ses propres mains le malheureux Henry VI agenouillé en prière dans le petit oratoire de la Tour que l'on voit encore au cœur du palais médiéval longeant la Tamise réhabilité pour le tourisme.

Compte tenu de la légitimité plutôt ténue d'Édouard IV, il ne faut pas s'étonner que sa couronne ait suscité jalousies et conspirations dans sa propre famille. Il dut ainsi faire face à un complot ourdi par un autre de ses frères, le duc de Clarence. Malgré tout, le règne fut relativement réussi. Édouard IV fit même une dernière tentative pour reprendre pied sur le sol français en 1471 mais l'expédition se solda par un échec. Il eut alors le bon sens d'entrer en négociations avec Louis XI pour signer avec lui en 1475 le traité de Picquigny, qui mit fin à toutes les prétentions anglaises en contrepartie d'un fort dédommagement financier, façon de procéder dont se souviendront les Tudor.

Épuisé de débauche, Édouard mourut en 1483 à l'âge de 40 ans seulement, laissant deux fils, dont l'aîné, devenu *ipso facto* Édouard V, n'avait que douze ans. On pouvait normalement s'attendre à une courte période de régence, suivie de l'avènement, à quatorze ans, du nouveau souverain, puisque tel était l'âge où un roi était réputé atteindre sa majorité, mais par un coup d'état exécuté en quelques jours, le duc de Gloucester s'empara de la couronne. S'instituant « Protecteur du Royaume », il envoya ses neveux à la Tour de Londres sous prétexte de les mettre à l'abri jusqu'au couronnement. Puis pendant que des troupes à sa solde descendues du nord se dirigeaient sur Londres pour faire pression sur le Parlement, il prétextait qu'au moment où Édouard IV avait épousé Élisabeth Woodville, il aurait été marié à une certaine Eleanor Butler – ce qui semble bien avoir été le cas – et fit déclarer par le Parlement que ses neveux étaient bâtards. Ceci lui conféra

automatiquement la couronne, puisque son autre frère, de trois ans plus âgé que lui, le duc de Clarence, était mort dans des circonstances douteuses, puni en quelque sorte par où il avait péché, car noyé selon la rumeur dans un tonneau de vin de Malvoisie.

Les « enfants d'Édouard », dont nul au passage ne connaît la véritable coupe de cheveux – petit carré brun dans le célèbre tableau de Paul Delaroche, longs cheveux blonds flottants dans celui, non moins célèbre outre-Manche, du peintre pré-raphaélite John Everett Millais – disparurent mystérieusement et le duc de Gloucester monta sur le trône sous le nom de Richard III, troisième usurpateur en moins d'un siècle. En 1674, sous le règne de Charles II, on devait retrouver, sous un escalier de la tour d'enceinte de la forteresse où la tradition voulait qu'ils eussent été enfermés, les ossements de deux adolescents. On considéra qu'il ne pouvait s'agir que de ceux des fils d'Édouard et le roi les fit inhumer à l'abbaye de Westminster, dans la même chapelle qu'Élisabeth I<sup>e</sup> et Marie Stuart.

Richard III... Il semble qu'il ait été bien meilleur roi que l'on ne pense habituellement et les historiens contemporains ont tendance à réhabiliter le monarque pour ses réformes administratives et son aptitude à gouverner avec justice. Mais il ne se relèvera sans doute jamais du portrait qu'en ont laissé la « propagande Tudor » en général et Shakespeare en particulier. La mémoire de ses crimes lui colle à jamais à la peau. Histoire sans doute de conforter une légitimité plus qu'incertaine, il avait épousé avec une hâte suspecte Anne, jeune veuve du prince de Galles fils d'Henry VI. Dès son couronnement, il dut affronter le soulèvement des magnats des comtés du sud et de l'ouest dirigé par Henry Tudor, comte de Richmond, avec l'aide du duc de Buckingham, qui descendait pour sa part d'un second mariage de Jean de Gand. Richard dispersa facilement la rébellion et le duc de Buckingham, capturé, fut exécuté, mais Henry, qui était parvenu à s'enfuir, s'était réfugié en Bretagne, puis en France lorsque l'asile breton offert par le duc François II s'avéra moins sûr. Le répit accordé à Richard III devait être de courte durée. L'affrontement décisif avec Henry Tudor débarqué entre-temps au pays de Galles eut lieu en septembre 1485 à Bosworth, non loin de Leicester<sup>9</sup>.